

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 51

Artikel: Lettre d'un mobile breton
Autor: Coppée, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180995>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

présence; qu'on allongeait ses jambes sur les sièges des fauteuils. De plus, avec leurs regards qui voient tout sans paraître rien voir, elles pouvaient remarquer que vous ne portiez pas de linge blanc ou que vous n'aviez pas les mains propres.

Enfin elles n'aimaient que médiocrement les cartes et ne jouaient qu'avec une prudence à désespérer. Elles ne connaissaient pas encore les entraînantes évolutions du piquet, ni les terribles émotions du brelan; elles jouaient simplement pour se distraire et n'avaient point encore cessé d'être femmes.

Certes, de pareilles mœurs ne procuraient aux hommes qu'un bonheur très imparfait. Ils allaient donc le compléter au cercle.

Et on était fier, on se croyait les émancipés de la tyrannie féminine. Les hommes entre deux âges, dans la fréquentation des jeunes gens, prenaient leurs manières et leur langage, et réciproquement. Les uns étaient enchantés et pensaient rajeunir, les autres étaient superbes et se posaient en hommes mûrs.

On y perdit l'esprit de famille et l'antique vénération du foyer domestique. Adieu les douces joies de la vie intérieure, les suaves épanchements, les intimes confidences; adieu le culte des dieux pénates, la poésie de la maison et du sourire des enfants; adieu les naïves causeries et les conseils de l'aïeule; adieu la paix du cœur et la sagesse de l'âme:

Mais aussi la ville de *** avait son cercle et n'enviait plus rien à la capitale!...

Lettre d'un mobile breton.

Maman, et toi, vieux père, et toi, ma sœur mignonne, Ce soir en attendant que le couvre-feu sonne, Je mets la plume en main pour vous dire comment Je pense tous les jours à vous très tendrement, Très tristement aussi malgré toute espérance; Car bien qu'ayant juré de mourir pour la France Et certain que je suis d'accomplir mon devoir, Je ne puis pas songer au pays sans revoir La maison, le buffet et ses vaisselles peintes, La table, le poiré qui mousse dans les pintes, La soupière de choux qui fume et qui sent bon Entre les vastes plats de noix et de jambon, La sœur et la maman priant, les deux mains jointes, Avec leurs bonnets blancs et leurs fichus à pointes, Et papa qui, pensant que je manque au souper, Fait sa croix sur le pain avant de le couper. Laissons cela. D'ailleurs je reviendrai peut-être.

— Donc nous sommes campés sous le fort de Bicêtre Avec monsieur le comte et tous ceux de chez nous. Je vous écris ceci mon sac sur les genoux, Sous la tente, et le vent fait trembler ma chandelle. Bicêtre est une sombre et forte citadelle, Où des Bretons marins, de rudes compagnons, Dorment dans le caban auprès de leurs canons, Tout comme sur un brick à l'ancre dans la rade. Aussi j'ai trouvé là plus d'un bon camarade Parti depuis longtemps entre le ciel et l'eau, Car St-Servan n'est pas bien loin de St-Malo, Et nous avons vidé quelquefois un plein verre. Mon bataillon était de la dernière affaire, A preuve que Noël, le cadet du sonneur,

Comme on dit à Paris, est mort au champ d'honneur. Il avait un éclat de bombe dans la cuisse, Il saignait, il criait. Je ne crois pas qu'on puisse Voir cela sans horreur, et chacun étouffait; Mais nos vieux officiers prétendent qu'on s'y fait. On nous a porté tous à l'ordre de l'armée, Moi, j'ai tiré des coups de feu dans la fumée Et j'ai marché toujours en avant sans rien voir, Enfin on a sonné la retraite, et le soir Un vieux, au képi d'or, qui tordait sa barbiche; Et qui de compliments paraît être assez chiche, Nous a dit : nom de nom, mes enfants, c'est très bien, Et quoiqu'il blasphémât, c'est vrai, comme un païen, Et qu'il lancât sur nous un regard diabolique, Nous avons tous crié : « Vive la République. » — Ce mot-là, c'est toujours du français, n'est-ce pas? Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tous bas Et sont avec raison mécontents qu'on ricane De notre vieil abbé qui trousse sa soutane, Marche à côté de nous droit au devant du feu. Il parle à nos blessés du pays et de Dieu; Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse De bien montrer comment on meurt après la messe. — Nous avons traversé Paris, il m'a fait peur; Puis nous l'avons trouvé dans la grande stupeur, Sombre et lisant tout haut les journaux dans les rues. Huit jours les habitants logèrent les recrues; Nous étions, Pierre et moi, chez des bourgeois cossus, Où nous fûmes assez honnêtement reçus. Pourtant j'étais d'abord chez eux mal à mon aise Et je restais assis sur le bord de ma chaise, Confus de l'embarras où nous les avions mis. Mais leurs petits enfants devinrent nos amis; Ils riaient avec nous, jouaient avec nos armes Et couvraient, les démons! de leur joyeux vacarme Le bruit que nous faisions avec nos gros souliers. Bref, nous sommes partis bien réconciliés, Et les jours de congé, nous leur faisons visite. — Allons il faut finir cette lettre au plus vite, Car le clairon au loin jette ses sons cuivrés. Je ne sais pas encor si vous la recevrez, Mais je suis bien content d'avoir suivi l'école, Grâce au savoir, qu'on raille au pays agricole, Me voilà caporal avec un beau galon, Et puis je vous écris ces mots par le ballon. Maintenant au revoir, chers parents, je l'espère, Si je ne reviens pas, ô ma mère, ô mon père, Songez que votre fils est mort en défenseur De notre pauvre France; et toi, mignonne sœur, Quant tu rencontreras Yvonne à la fontaine, Dis-lui bien que je l'aime, et qu'elle soit certaine Que dans ce grand Paris, effrayant et moqueur, Je suis toujours le sien et lui garde mon cœur. Baise ses cheveux blonds, fais-lui la confidence Que j'ai peur du grand gars, qui lui parle à la danse; Dis-lui qu'elle soit calme et garde le logis Et que je ne veux pas trouver ses yeux rougis. — Adieu. Voici pour vous ma tendresse, est extrême Et je signe en pleurant:

« Votre fils qui vous aime, »
François COPPÉE.